

## Visite à domicile

Je suis née au milieu de janvier, durant une tempête de neige, sans crier gare. Ma mère cria beaucoup, par contre. Mes parents ne m'attendaient que deux semaines plus tard. Je n'en pouvais plus de barboter à l'aveuglette.

Après l'inspection de la *carrosserie*, Claire et Bernard furent satisfaits de sa condition impeccable et se félicitèrent de leur bon travail, comme si je n'avais aucunement collaboré au projet. Ils ne savaient pas comment m'appeler. Je grimaçais à chacune de leur tentative. Emmitouflée dans une horrible peluche rose, ils me ramenèrent à la maison cinq jours plus tard, avec un nom choisi sans mon consentement. Rosemarie. Il fallut plusieurs mois avant que j'accepte ce prénom, préférant tourner la tête de l'autre côté quand mes parents cherchaient mon attention.

J'aimais la nuit. Pour survivre à mon caprice, Claire et Bernard devaient se relayer l'un et l'autre jusqu'à s'en fabriquer des sacoches sous les yeux. Je déformais les mots, pour mieux voir leurs simagrées d'adulte. Je barbouillais les murs comme une artiste en recrachant

## Rêve Marie

l'infecte purée de betteraves qu'ils tentaient de me faire avaler. Pourquoi marcher à quatre pattes en s'usant les genoux quand on pouvait me transporter comme une reine ? Je pleurnichais juste assez pour qu'ils s'inquiètent de mon état et passent du temps avec moi. Je refusais de taper des mains ou de saluer des inconnus. Ils n'avaient qu'à se procurer un ouistiti pour ça.

Tout juste avant mon premier anniversaire, j'entendis ma mère demander à mon père d'un ton inquiet :

– Qu'est-ce qu'elle a, cette enfant, Bernard ? J'ai l'impression qu'elle comprend tout ce qu'on dit. Elle marche déjà et babille à m'étourdir. Ce n'est pas normal.

Mon père cessa de lire sa revue de chasse et pêche, son œil bleu sondant mon visage barbouillé de purée de carottes. J'attendis sa réponse avant d'attraper le biberon que ma mère me tendait.

– Les filles sont plus précoces que les garçons, d'après les études scientifiques. Tu verras, dans dix ans tout au plus, ses hormones affaibliront la plupart de ses facultés.

Ils avaient éclaté de rire en me couchant dans mon berceau. Je les ai réveillés douze fois cette nuit-là. J'ai même vomi tout mon lait sur mon père. Tiens ! Les hormones me travaillaient déjà !

Un jour, ma mère finit par approuver mes aptitudes, qui se traduisaient par : « Laisse, je suis capable, pas besoin, je vais le faire, je comprends, j'ai trouvé. » « Bon ! » s'exclama-t-elle en baissant les bras. Il faut dire qu'elle

## Rêve Marie

n'y arrivait pas avec les deux autres. Mon frère et ma sœur, eux, ressentait le besoin d'être constamment maternés. Maman par-ci, maman par-là. « Arrêtez ! Vous allez me tuer ! » leur rabâchait Claire, la main sur le front en signe de détresse. Des enfants comme eux, ça vous crève une maman pas à peu près.

Les premières années de mon existence m'apparurent interminables. Je ne pouvais quitter la maison sans la compagnie d'au moins un membre de la famille ; adulte, cela s'entend. À ce moment-là, j'étais surveillée de très près. « Touche pas ! Jette ça ! Viens ici ! Ne cours pas ! Descends, tu vas tomber ! » Corne de bœuf ! – j'avais déjà adopté le patois préféré de Bernard – je ne pouvais me déplacer sans être happée par une bande de caporaux-chefs en furie. J'étais devenue si affligée par leurs restrictions qu'une nuit, pendant qu'ils dormaient tous, j'ai décidé de fuguer. Assise sur le perron de la voisine d'en face, j'ai eu le temps de vider une boîte complète de biscuits au chocolat avant de voir émerger, au petit matin, mon père complètement affolé, en culotte de pyjama, pieds nus, poils de barbe et cheveux en broussaille.

Un peu avant que j'entre à l'école, quand j'atteignis l'âge de leur raison, mes parents relâchèrent leur vigilance. Ma réaction fut de leur prouver ma bonne foi. Je mangeais tout ce que ma mère s'appliquait à faire cuire ou à faire brûler. Je me délectais même de la ration quotidienne d'huile de foie de morue sans rechigner. Ma chambre aurait toujours été en ordre si ma sœur n'avait pas partagé cette pièce avec moi. Mes jouets étaient alignés dans l'étagère, comme neufs, car je perdais vite intérêt à me prêter à des jeux infantiles. Tous les matins,

je m'habillais avant les autres, arborant une tenue choisie avec précaution. Plus les couleurs juraient, plus j'avais fière allure. Ma mère s'entêtait à vouloir changer mes goûts avant-gardistes. Lorsque je passais devant elle dans la cuisine, elle poussait toujours un cri de souris en me voyant : « Hiiiiii ! » Secouant son index, elle m'interdisait de sortir ainsi affublée. « Mange d'abord, après tu iras te changer », m'ordonnait-elle. J'acceptais en hochant la tête, sachant que ma mère oublierait tout quelques instants plus tard. Claire me donnait mon jus d'orange, puis se versait du café noir dans une tasse. Les reins appuyés au comptoir, elle avalait son breuvage en attendant mon père. Une odeur de pain grillé parfumait la cuisine. Bernard entrait dans la pièce en tenant son quotidien préféré d'une main et sa mallette de l'autre. Claire lui servait un bol de café au lait. Synchronisés, mes parents s'asseyaient face à face sans toutefois se regarder. Pendant que ma mère feuilletait les encarts publicitaires, mon père pliait et déplaît le papier en commentant tout haut ce qu'il lisait. Je n'avais nul besoin de consulter le journal pour apprendre ce qui se passait dans le monde ; je n'avais qu'à prêter l'oreille tout en mangeant mes céréales.

Frédéric, mon aîné de dix-huit mois, se réveillait chaque matin au son d'une musique endiablée. Entre deux gorgées de café, mon père lui criait de baisser le volume. Puis, maugréant haut et fort à ma mère que la discipline qu'ils nous imposaient tombait toujours à plat, Bernard se levait et allait frapper du poing à la porte de *Fredkenstein*. Secrètement, j'avais baptisé mon frère de ce surnom, même si le monstre de Mary Shelley n'était rien en comparaison de celui qui vivait sous notre toit. Tout ce tapage avait pour effet de réveiller Isabelle, la

benjamine, âgée de deux printemps. Celle-ci apparaissait, toute nue, et restait immobile dans l'entrée de la cuisine. Elle avait encore mouillé son lit et avait enlevé sa jaquette trempée. *Chouchou* – jusqu'à preuve du contraire, la dernière-née de la famille s'attribuait à juste titre ce sobriquet – riait tout en suçant son pouce. Ma mère se précipitait dans notre chambre afin d'aller lui chercher un vêtement et je profitais du tumulte pour me faufiler à l'extérieur. Coincée entre un bourreau en chef et une petite peste, ma position dans cette maisonnée convenait malgré tout à une personne de mon rang. J'avais adopté une stratégie d'accommodation qui plaisait à mon frère et à ma sœur : le sens de l'autodérision.

Sur mon vélo rouge, cadeau de ma marraine, j'effectuais le tour du pâté de maisons d'innombrables fois. Mes petites jambes pistonnaient comme les doigts de Louis Armstrong. Je fermais les yeux et mon véhicule se transformait en grand voilier. Je voguais sur une mer déchaînée et m'apprêtais à découvrir des terres incultes de l'autre côté du globe. Les résidences disparaissaient et un univers peuplé d'indigènes et d'animaux féroces jaillissait. Je débarquais comme une conquérante, prête à débusquer tous les aspects, les embûches, les odeurs de ce monde insolite. L'exploration activait mon appétit des grands espaces. Je voulais aller plus loin, saisir de nouveaux horizons. Claire s'était opposée à ma demande. J'avais dû conclure une entente avec la reine des obstacles. La limite de ma liberté ne devait pas dépasser le coin de la rue, au risque de me retrouver enfermée dans sa royale prison.

Les maisons en brique blanche de style duplex érigées sur *mon territoire* affichaient un grand balcon

ceinturé de fer forgé au premier et un plus petit au deuxième. Elles se différençaient par la nuance de leur porte de bois, qui s'harmonisait avec celle des volets. Ma première comptine s'adressait justement à ceux-ci. *Jaune, vert, rouge, bleu... à la queue leu leu... Jaune, vert, rouge, bleu... Sauve-qui-peut.* J'aurais été vivement offensée si l'un des occupants avait eu l'idée de peindre ses boiseries d'une autre couleur.

Nous logions au deuxième, pour le grand malheur de notre propriétaire, d'origine allemande, qui habitait au-dessous. Les jours où nous étions plus agités, nous pouvions entendre des cris qui traversaient les solives de la maison. Je demandais à ma mère ce que cet homme proférait dans sa langue étrangère. Claire me répondait, les yeux levés au plafond : « Des âneries, sûrement ! » Loin d'être raciste, elle se méfiait plutôt de ce qu'elle ne pouvait pas comprendre. Pire ! Sa non-compréhension verbale la rendait également aveugle, comme le jour où nous étions allés manger dans le quartier chinois pour fêter son anniversaire. Elle avait mordu dans la débarbouillette qu'on lui avait tendue pour se laver les mains avant d'entamer le repas, croyant qu'il s'agissait d'un amuse-gueule. À voir la gueule amusée de notre serveur, j'avais compris pourquoi on nommait ainsi ce type de nourriture.

Une grosse femme logeant à deux maisons de la nôtre osa briser la monotonie de mon parcours un matin de printemps hâtif. J'avais entendu parler d'elle par ma mère lors d'une virée à l'épicerie du coin. Claire disait qu'elle était une *mama* italienne et qu'elle devait cuisiner sans arrêt afin de nourrir sa nombreuse marmaille. Par conséquent, j'assumai que ce monument, vêtu de noir

de pied en cap, restait sur son balcon par crainte de brûler ses spaghettis. Au premier contact, elle m'avait timidement saluée de la main. Puis après deux ou trois promenades, elle m'avait lancé du haut de son perchoir : « Buongiorno, bella bambina. » Freinant avec ardeur, j'avais remarqué qu'elle portait une chaîne en or autour de son cou, d'où pendait un énorme crucifix. Corne de bœuf ! Il devait être aussi lourd que celui de M. le curé ! Je n'avais pas su quoi lui répondre. En me voyant repartir, elle s'était contentée de me sourire. Lors de la rencontre suivante, ce fut moi qui lui fis signe en premier en lui envoyant d'une voix retentissante : « Bonjourno, belle *mama*. » L'Italienne s'était esclaffée et le crucifix autour de son cou avait basculé de droite à gauche en me lançant des étincelles. Subjuguée par une attaque de métal jaune, il me fallut plusieurs coups de pédales avant de faire disparaître les mouches noires qui dansaient devant mes yeux.

Même si nos conversations se limitaient à des *buongiorno*, bonjourno, j'appréciais ces petits arrêts chez la dame en noir. Ce premier rapport m'avait donné le goût de répéter l'aventure. Je guettais désormais chaque porte, chaque balcon, chaque fenêtre au cas où quelqu'un s'y présenterait pour faire connaissance. Malheureusement, peu de gens prêtaient attention à une gamine de cinq ans. Quand le hasard les mettait sur mon chemin, ils me croisaient en regardant au loin comme si j'étais un être invisible. Au lieu de boudier, je décidai d'être l'enfant fantôme qui pouvait tout dire sans jamais être importunée. Cela fonctionna jusqu'au jour où, trop absorbée par le jeu, je rencontrai Bernard sans le reconnaître et lui lançai un gros mot qui me valut ma première pénalité pour inconduite.

Peu de temps après, l'Italienne déménagea ses marmots dans un autre quartier. Un endroit où se rassemblaient toutes les *mamas* italiennes, avait dit mon père. J'imaginai des hordes de dames habillées en noir, juchées chacune sur leur balcon, s'amusant à voir passer les enfants tout en surveillant leur dîner. Ce départ me chagrina. Pour signaler ma peine, vêtue de la veste de laine et du jupon noirs de Claire, j'enfourchai mon vélo et, devant la loge vide, je saluai comme si l'Italienne s'y accoudait toujours, puis repartis sans plus regarder en arrière.

Mon royaume s'élargit l'année suivante. Je pouvais désormais traverser une rue, puis longer une ruelle pour me rendre au parc situé à côté de l'école. L'hiver, je courais à la patinoire, les patins suspendus à mon cou. J'essayais de réaliser des arabesques pareilles à celles des patineuses que ma mère admirait à la télévision. Je tournoyais entre les bâtons de hockey des garçons qui me harcelaient en me lançant leurs rondelles pour me faire trébucher. Des fois, ils m'invitaient à me joindre à eux quand il leur manquait un joueur. J'adorais voir leurs visages stupéfaits lorsque je comptais un but. L'équipe adverse possédait toujours une excuse pour ne pas accepter le point. Une querelle de gamins en chandails bleu, blanc, rouge s'engageait alors. Ils finissaient par me repousser en me disant d'aller pratiquer mon sport de *fifilles* dans l'autre coin de la patinoire. Je repartis après leur avoir montré ma plus belle pirouette, la langue tirée bien loin.

L'été, je chaussais des patins à roulettes. Je connaissais chaque cratère et fissure qui pouvait inévitablement me propulser vers l'avant ou vers l'arrière,

## Rêve Marie

selon leur profondeur. Mon agilité soulagea mes genoux et mon arrière-train de bien des meurtrissures. Sans que mes parents le sachent, mes bolides à roues me permettaient de découvrir d'autres gens, d'autres quartiers. Certaines personnes gagnaient mon approbation pendant que d'autres méritaient tout simplement que je les ignore. Le cordonnier appartenait à cette race honnie. Un jour, quand il me vit passer devant son établissement, l'homme au tablier de cuir me lança d'une voix amusée : « Hello, cutie-pie ! » Le soir, dès le retour de mon père, je lui demandai ce que ça voulait dire. En riant aux éclats, Bernard me répondit que j'étais une belle tarte. Ça alors ! Déconcertée et furieuse, je jurai de ne plus jamais donner le privilège à cet homme de réparer mes chaussures.

Je connaissais les meilleurs endroits pour me procurer des friandises. La dame qui possédait la tabagie en face de l'église me faisait crédit moyennant de menus services. Son comptoir de bonbons s'avérait des plus spectaculaires. Pour moins que rien, je pouvais obtenir un sac plein de ces choses délectables que mes parents, eux, détestaient lors de mes visites annuelles chez le dentiste. Mme Laporte, la propriétaire, souffrait de rhumatismes et ses doigts tordus ne pouvaient aller chercher la monnaie tombée par inadvertance dans son étalage. Je recueillis le magot avec mes mains agiles et poussais l'audace jusqu'à ranger et nettoyer son présentoir divin. Pour me remercier, elle m'incitait à choisir cinq des friandises qui me tentaient le plus. Souvent, cela finissait par un paquet de boules noires. Je craquais pour ces petites choses merveilleuses qui teintaient de charbon ma bouche et mes dents, et je hurlais de rire devant la mine furieuse de Claire.

## Rêve Marie

Par beau temps, la maison de M. Chopin était mon escale favorite même si je n'avais jamais rencontré le personnage en question. J'avais baptisé ainsi l'homme sans visage parce qu'à la toute fin d'un concert en plein air, j'avais entendu Claire déclarer que Frédéric Chopin avait composé la plus admirable musique qui soit. Quelle aberration de savoir que par pure vénération, ma mère avait donné le prénom de son musicien préféré à mon frère ! Donc, après l'arrêt à la tabagie, je courais à toute vitesse pour écouter le maestro. Là, je rangeais les friandises dans mes poches et m'assois sur son perron, le plus près possible de la fenêtre entrouverte. Je retenais mon souffle en prêtant l'oreille. Le piano, sous les doigts de M. Chopin, m'envoûtait. Je me laissais transporter par les images fabuleuses que la musique éveillait dans mon esprit. Mon pied ainsi que mon cœur battaient la mesure. J'apprenais à chantonner du bout des lèvres les notes qui filtraient par l'ouverture du châssis. Un samedi après-midi me dévoila finalement l'énigmatique M. Chopin. Assiégeant comme d'habitude son entrée, j'attendais avec impatience l'avènement d'un nouveau morceau. La porte intérieure de la maison grinça. J'eus tout juste le temps de m'élancer vers un buisson derrière lequel je m'accroupis. « Enfin ! » murmurai-je en anticipant l'occasion. De ma cachette, je ne pouvais distinguer la silhouette qui verrouillait la serrure. Poussant une branche d'un doigt tremblant, j'étirai le cou pour mieux voir tout en tentant de rester à l'abri dans ma position précaire. Le choc me projeta sur le derrière, car en réalité l'intrigant n'était pas un M. Chopin, mais une Mme Chopin !

Bien sûr, je savais qu'une femme pouvait interpréter des morceaux pendant les réunions de famille ou bien enseigner l'art du piano ainsi que les rudiments du

## Rêve Marie

solfège. Mais un talent tel que celui de Mme Chopin se mesurait aux grands qui se prénommaient M. Arthur ci ou M. Vladimir ça, comme sur les disques que Claire possédait. Alors pourquoi restait-elle enfermée ici quand elle pouvait conquérir des foules subjuguées par sa virtuosité ? Ébranlée par cette découverte, je patinai longtemps avant de revenir à la maison. Après le souper, mon esprit était toujours tourmenté. Je gardai les yeux grands ouverts une partie de la nuit et ce fut seulement à l'aube que je pus enfin entrevoir une conclusion. À l'encontre de Mme Chopin, qui séquestrait son talent dans son petit logement, moi, Rosemarie, projetais de travailler d'arrache-pied afin de captiver le plus grand auditoire possible. Mais il y avait un hic à ma démarche, qui dévorait mon ambition en plus de mon besoin de dormir. Devenir musicienne ne m'intéressait pas. J'aimais trop bouger pour m'astreindre à répéter des gammes pendant des heures. Je serais... Je serais... Corne de bœuf ! Je n'en avais aucune idée ! Et si ça me prenait toute la vie pour trouver ce qui m'allumait ? Ou pire, si je mourais sans jamais avoir su ? Cette dernière pensée m'accorda ma première nuit blanche.